

Velde déplore la mort d'un jeune artiste berlinois, M. Patriz Huber qui vient de mourir à vingt-quatre ans. Ceux qui luttent pour la rénovation des formes dans la décoration extérieure et intérieure de nos habitations, avaient fondé sur lui de grandes espérances. « Je me souviens, dit M. Van de Velde, d'avoir reconnu, dans deux maisons qu'il avait installées, des constructions *définitives* et des formes qui resteront *acquises* à notre style. »

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Les deux événements artistiques du commencement de la saison d'hiver sont la première, au Théâtre de la Monnaie, de la *Fiancée de la Mer*, le nouveau drame lyrique de MM. Nestor de Tière et Jan Blockx, et l'Exposition des œuvres de Constantin Meunier au Cercle Artistique.

MM. Blockx et de Tière étant Belges, Flamands, le succès sans précédent qu'ils viennent de remporter sur la première scène du pays est une véritable victoire pour l'art national. La pièce écrite en flamand avait déjà été représentée au printemps dernier, à Anvers, dans la langue originale, et y avait soulevé un grand enthousiasme, mais c'est à Bruxelles qu'elle a été offerte aux suffrages du gros public et qu'elle a été interprétée avec les éléments de premier ordre, le luxe de la mise en scène, le parfait orchestre, les beaux chanteurs qu'elle méritait.

La légende qui a inspiré M. de Tière, l'excellent dramaturge flamand, se retrouve dans le folklore de tous les pays maritimes. Il s'agit d'une jeune fille dont le fiancé périt en mer, et qui, ne parvenant pas à oublier l'amant disparu finit par aller le rejoindre dans les flots, sous l'empire d'un accès de folie amoureuse et mystique. Sur cette touchante donnée, M. de Tière a écrit un poème très intéressant, d'une action soutenue et progressive, aux péripéties nombreuses et habilement amenées. Il met en scène des caractères intéressants et bien tranchés et il ménage au musicien des situations on ne peut plus avantageuses. Ce drame, dont M. Gustave Lagye a donné une version française fort agréable et souvent très colorée et très savoureuse, se déroule dans un milieu de pêcheurs de la côte de Flandre. Autour de l'argument principal s'enroulent des scènes intimes, pittoresques, de style local et populaire, où la note mystique et tendre alterne avec des accents fougueux et passionnés.

Kerlin — prononcez Kerline — aime donc Arry, un jeune matelot, un « islandais » qui n'est pas revenu de la pêche à la morue et que son ami Free Kerdee ne parvint pas à arracher à la mort. Free Kerdee, qui aimait aussi Kerlin, s'était désisté en faveur de son ami, mais après la mort de celui-ci il se flatta de lui succéder dans le cœur de la jeune fille. Mais en dépit des instances du brave gars et du vœu de ses parents que son mariage avec Kerdee sauverait de la misère, Kerlin s'obstine à demeurer fidèle à son fiancé. A l'intrigue principale s'en noue une autre : Djovita, une pêcheuse de crevettes, belle et ardente fille, d'origine méridionale, aurait voulu faire la conquête de Free Kerdee, mais ses chants capiteux, son irritant manège, ses œillades et ses agaceries n'émeuvent pas le brave marin qui ne peut et ne veut aimer que Kerlin. Dépitée et jalouse, Djovita s'entend avec Moorik, un coureur de grèves, toujours prêt aux mauvais coups, qui la désire et qu'elle n'a cessé de rebuter. A deux ils affolent et suggestionnent la malheureuse Kerlin, qui, espérant retrouver son Arry, se précipite dans les flots, le jour même où se fait la bénédiction de la mer. En vain Kerdee a tenté de la sauver. Moorik, exaspéré de ne pouvoir rien obtenir de Djovita, l'a frappée d'un coup de couteau et elle meurt désespérée tandis que la foule des marins, agenouillés dans la dune, accompagne de ses cantiques la naïve cérémonie religieuse.

La *Fiancée de la Mer* est la meilleure des partitions théâtrales de M. Jan Blockx; elle vaut même mieux que sa *Princesse d'Auberge*, déjà si remarquable pourtant, mais qui ne présentait ni cette étoffe, ni cette cohésion.

Dans la *Fiancée de la Mer* il y a mieux que de jolies pages et des épisodes réussis; le tout tient et s'enchaîne; on peut écouter la pièce d'un bout à l'autre sans rencontrer des défaillances ou des longueurs. L'œuvre ne trahit aucun effort; elle semble jaillie spontanément du cerveau et du cœur de Jan Blockx; elle est d'aussi franche venue, d'impulsion aussi loyale et aussi primesautière que l'âme même de ces braves marins, les Arry, les Kerdee et les Wulff.

La technique a gagné aussi et n'est pas inférieure à l'inspiration. L'orchestre est à la fois très étoffé et très fouillé; l'instrumentation se recommande par des trouvailles de timbres et de piquantes broderies; les harmonies sont riches, les modulations abondantes et les rythmes variés. Mais il faut admirer surtout la façon dont M. Blockx a écrit pour les voix, le charme et la fraîcheur de ses mélodies, l'ampleur et le style

de ses chants et de ses récits, notamment dans les deux derniers actes que je rapprocherai pour l'intensité et l'ardeur dramatiques, la concision nerveuse et la justesse de l'accent, des meilleures pages de *Carmen*. Ainsi la scène poignante entre Kerdee et Kerlin au 2^e acte, où le pêcheur se déclare à la jeune fille, est un chef-d'œuvre d'expression; j'en dirai autant d'une scène entre Kerdee et Djovita au 3^e acte, et d'une autre entre Kerlin et ses parents.

De même que son collaborateur, M. de Tière, s'était très heureusement inspiré des légendes du terroir, M. Blockx a puisé avec beaucoup de goût et d'à-propos dans le folkore mélodique et a tiré un excellent parti des vieux thèmes populaires. Je signalerai notamment la touchante ballade des *deux enfants de rois* chantée par le ténor au 1^{er} acte et souvent rappelée par Kerlin ou suggérée, par la suite, dans la symphonie, et une chanson alerte et de saveur bien marine dite par Djovita. Mais je n'en finirais pas s'il me fallait énumérer les beautés de cette œuvre dont l'éditeur Heugel de Paris s'est assuré la propriété et que vous aurez sans doute l'occasion d'entendre bientôt à l'Opéra Comique où elle me paraît même appelée à faire partie du répertoire, au même titre que *Carmen*, *Lakmé*, et *Louise*.

La Fiancée de la mer a été admirablement interprétée à la Monnaie par MM^{mes} Strasy, Paquot et Bastien, MM. Dangès — un noble et sympathique Kerdee — Forgeur, d'Assy et Bourgeois. L'orchestre, sous la direction savante et probe de M. Sylvain Dupuis, a pris un sensible plaisir à mettre en valeur cette musique luxuriante et corsée. Les chœurs aussi, dont la partie est très importante, se sont distingués. Les décors, dus à MM. Devis et Lynen, celui du premier acte: une placette dans un petit port de refuge, avec son phare, ses bicoques de briques rouges, ses entrées d'impasses surmontées de la traditionnelle petite madone, ses barques de pêche aux voiles brunes prêtes à appareiller; celui du deuxième: un intérieur de pêcheur flamand, aux meubles patinés comme des hardes de matelot, aux bibelots naïfs et topiques; enfin celui du troisième acte: une gorge dans les dunes ouvrant une perspective sur l'estacade et le large — forment autant de tableaux souverainement évocateurs. Une figuration animée et ondoyante, aux costumes pris sur le vif parmi les gens de mer de notre littoral, complétait ce remarquable ensemble pour lequel il convient de féliciter chaleureusement MM. Guidé et

Kufferath, les jeunes et entreprenants directeurs de notre Opéra.

A l'actif de cette direction, j'ajouterai de remarquables reprises de *Tannhäuser*, de *Lohengrin* et de *Tristan*, celle-ci avec l'excellente Félicia Litvinne pour les représentations de laquelle on va reprendre aussi le *Crépuscule des Dieux* et sans doute, vers le mois de février, *Siegfried*, qu'on n'entendit plus depuis de longues années.

Un événement à sensation, aussi, vous disais-je, que cette exposition au Cercle Artistique des œuvres du grand sculpteur et peintre Constantin Meunier, un des artistes qui font le plus d'honneur à la Belgique. On a pu admirer, réunies en un ensemble inoubliable, les principales œuvres de ce maître, c'est-à-dire le produit de vingt ans d'un travail opiniâtre et vigoureux. C'était une entière existence d'artiste que nous avons vue se dérouler devant nous en une série de tableaux, de groupes, de bas-relief ou de bustes, dont le moindre attestait autant que son génie, la probité de leur créateur. En cette époque où sévit plus que jamais la fièvre du lucre, l'arrivisme cynique, le culte du veau d'or, la poursuite du luxe et des jouissances effrénées, le règne corrupteur du capitalisme, il est assez piquant de constater que l'œuvre de Constantin Meunier — une des œuvres grandioses de ce siècle — glorifie le travail des plus humbles, des plus pauvres, mais aussi des seuls êtres beaux et plastiques parmi l'humanité contemporaine, les lignes, les gestes et les allures du travailleur de la glèbe ou de la mer, du charbonnage, du port ou de l'usine. Les Grecs déifiaient leurs guerriers et leurs gymnastes, stratèges décoratifs ou intrépides discoboles; c'étaient les héros des guerres médiques ou les vainqueurs dans les jeux d'Olympie qui servirent de modèles aux sublimes sculpteurs de l'Hellade. M. Meunier prouve qu'il y a autant de beauté dans ces corps frustes, fortifiés mais gauchis par les manœuvres des métiers manuels, dans ces membres copieux et parfois déjetés, dans ces torsos souvent mal équarris, dans ces croupes animales, dans ces physionomies d'une indicible expression de nostalgie, dans ce tragique mélange de résignation ou de stagnation morale et d'énergie, d'activité et d'ardeur musculaires, qui caractérise nos douloureux ilotes modernes. De ces êtres adorablement candides et inconscients, coudoyés journalièrement dans la rue et sur les chantiers, sur les quais ou dans la mine, Meunier a dégagé une splendeur inouïe, un art émouvant et sublime, d'un caractère, d'un style, d'un

pathétisme qui feront, j'en suis convaincu, l'admiration des siècles à venir.

Presque toutes les œuvres de Meunier exposées au Cercle artistique vous sont connues. On y retrouvait ses débardeurs des quais d'Anvers, ses houilleurs et ses hierscheuses du Borinage, ses briquetiers de la banlieue bruxelloise, ses pêcheurs de la côte de Flandre, ses hâleurs de nos canaux, ses verriers du Val Saint-Lambert, ses puddleurs du Couillet et de Seraing, ses faucheurs et ses herseurs des plaines brabançonnaises ou campinoises. Mais ces différentes œuvres acquerraient ici, résumées en cet imposant concert, dirai-je, des forces et des plastiques plébéïennes, plus d'importance, d'accent et de relief, dégageaient plus de fluide sympathique que lorsqu'on les admirait isolément dans l'un ou l'autre salon international. J'ai retrouvé avec une joie plus fervente que jamais son *Enfant Prodigue*, sa *Glèbe*, sa tête de *Puddleur*, le masque d'ouvrier le plus noble, le plus expressif, le plus divin de souffrance et d'abandon que Meunier ait jamais pétri sous ses doigts aimants et religieux, et dans lequel cette bouche aux grosses lèvres débonnaires implore et conjure un baiser de fraternelle adoration — et encore aussi merveilleux que ce *Puddleur*, un *torse d'homme*, la torse et la tête, un poème célébrant l'anatomie du paria, le nu des corps roidis, tendus et tordus dans nos ergastules industriels, un torse devant lequel on se mettrait à genoux.

Ce qui fit sensation aussi au Cercle Artistique ce furent les parties déjà réalisées du « Monument au Travail » qui représentera non seulement l'œuvre la plus importante de Meunier, mais un des plus altiers monuments — en existerait-il même d'autres de cette envergure ? — de la statuaire aux XIX^e et XX^e siècles.

Les lyriques monodies, de marbre et de bronze, que Meunier chante depuis vingt ans en l'honneur de l'Ouvrier, de l'homme du peuple, il les aura réunies en un chœur, d'une envolée et d'une ardeur sans égales. Le *Travail* représentera comme la synthèse de toute son œuvre. C'est de ce monument, dont la partie architecturale n'est pas encore arrêtée, que font partie ces bas-reliefs souverains intitulés la Mine, Le Haut Fourneau, le Port, la Glèbe. Aux angles se dresseront ou seront assises certaines figures isolées aussi puissantes que les colosses de Michel-Ange. Un prestigieux semeur couronnera le tout.

Espérons que ce monument sera bientôt édifié et que l'Etat

ne lésinera pas, car il paraîtrait qu'un richissime Suédois, admirateur passionné de l'art de Constantin Meunier, serait déjà entré en pourparlers avec le sculpteur pour l'acquisition de cette œuvre qui ornerait l'un des squares ou l'une des places publiques de Stockholm. Ce serait une honte pour la Belgique si ce monument, dont la large signification humaine et universelle n'empêche pas qu'il soit fortement imprégné de « patriotisme » et marqué au cachet, au type de notre population ouvrière wallonne ou flamande, — allait sortir du pays où il a été conçu et inspiré, du pays dont il exaltera les robustes et « galbeux » travailleurs. Le public, unanime à apprécier la suprême beauté de cette œuvre et justement alarmé par le retard que le gouvernement met à en faire la commande à l'artiste, a même pris l'initiative d'une souscription pour empêcher que le *Travail* devienne la propriété d'un mécène étranger. Des pétitions signées par les académies, les cercles d'art, les universités et tous les groupes intellectuels du pays seront aussi envoyées aux Chambres. On a déjà choisi l'emplacement où s'élèverait ce monument. C'est le rond-point de l'avenue de Tervueren, à la sortie de la forêt de Soignes, près du carrefour des Quatre-Bras et vraiment l'endroit et le paysage qui l'encadrent seraient dignes de cette magistrale création. Je dirai même que toute autre œuvre que celle de Meunier y paraîtrait mesquine et serait écrasée par le panorama grandiose que domine ce rond-point : les lisières de la vénérable forêt, une perspective infinie de plaines, avec, au fond, le village, le château et le parc de Tervueren. Le bruit courait dans le public que le Roi, l'intelligent créateur de l'Avenue de Tervueren, s'opposerait au projet d'orner cette magnifique « promenade » d'un monument vraiment digne d'elle. Léopold II aurait découvert une portée subversive dans cette œuvre sereine et pure s'il en fut et il confondrait la glorification du Travail avec celle du Socialisme. On croit rêver en écoutant des énormités semblables, et, certes, ils sont bien maladroits et bien stupides les courtisans ou les larbins du monarque qui lui prêtent une pareille étroitesse d'esprit et une telle aberration. Je crois qu'il serait médiocrement flatté s'il apprenait qu'on prétend être allé ainsi au-devant de ses désirs (1).

(1) En effet, depuis que ces lignes sont écrites, le Roi s'est chargé de couper court à ces racontars injurieux pour son goût et son intelligence. Il a fait une très longue et attentive visite à l'Exposition Meunier. L'artiste lui en faisait les honneurs. Le Roi l'a chaleureusement félicité et lui a témoigné une sollicitude et une déférence

Je vous ai annoncé qu'une manifestation se préparait en l'honneur de Camille Lemonnier, le fécond et brillant écrivain, à l'occasion de l'apparition de son cinquantième volume. Le programme de cette fête, qui aura lieu à la fin de janvier ou au commencement de février prochain, vient d'être arrêté par le comité organisateur. La direction du théâtre du Parc donnera, en matinée, trois représentations du *Mort*, une pièce tirée par Lemonnier de sa célèbre nouvelle et qui avait déjà été mise au théâtre sous forme de pantomime, avec les Martinetti pour interprètes et avec un mélodrame musical dû à M. Léon Dubois. Chacune de ces matinées sera précédée d'une conférence sur Lemonnier par M. Edmond Picard. Celui-ci fera trois conférences différentes. La dernière des représentations sera suivie d'un banquet auquel assisteront les notabilités du monde artistique et littéraire, ainsi que des amis du maître.

Des artistes et des écrivains de Paris seront invités à ces fêtes.

De plus les principaux écrivains et artistes de la Belgique se sont partagés les cinquante ouvrages de Lemonnier, qu'ils enrichiront, les uns, d'un autographe dans lequel ils apprécieront l'œuvre entière du grand romancier ou, plus spécialement, les mérites du livre qui leur aura été confié ; les autres, d'un dessin original inspiré par ces divers ouvrages. Les cinquante volumes seront ensuite artistiquement reliés, revêtus d'un ex-libris de Constantin Meunier, réunis dans une bibliothèque digne du contenu, et offerts à Lemonnier au nom de tous ses amis et admirateurs. Enfin un groupe de sculpteurs offrira son buste à l'auteur de tant de solides et beaux livres.

Je vous ai souvent parlé de M. Léopold Courouble, un des talents les plus fins et les plus originaux de notre monde des lettres, et l'heureux auteur d'humoristiques romans du terroir bruxellois dont les éditions s'enlèvent avec une rapidité jusqu'à présent inconnue en Belgique. M. Courouble vient d'ajouter un troisième volume à ses « Rougon-Macquart » bruxellois, les *Kaekebroeck*, dont le nom a fait fortune et est devenu proverbial comme celui des *Pickwick* de Londres, des *Tartarin* de Tarascon, des *Buchholz* de Berlin. Cette troisième partie, intitulée les *Noces d'or de M. et M^{me} Van*

très remarquées. M. Meunier étant à peine remis d'une assez grave maladie, Léopold II l'a invité plusieurs fois à s'asseoir pendant que lui-même s'arrêtait longuement devant les principales œuvres.

Poppel, est au moins aussi amusante et aussi spirituellement enlevée, d'une couleur et d'une saveur locales tout aussi réussies que les deux premières. Des épisodes d'un suprême ragoût *brusseleer* s'y succèdent, accompagnant les amours de deux des personnages déjà présentés dans le livre précédent, la plantureuse Pauline Platbrood et François Capelmans, le sympathique ouvrier plombier. Rien de plus allègrement et pittoresquement observé et narré que cette partie de campagne à la petite Espinette, cette excursion à Anvers des braves bourgeois du Bas-Bruxelles allant attendre deux des leurs au débarcadère des navires du Congo ; et ce dîner des noces d'or du vénérable couple des Van Poppel.

Comme dans les deux premières séries, les dialogues farcis d'ineffables expressions du jargon local appelé « marollien », représentent une des originalités et un des éléments récréatifs de ces scènes de mœurs. Le charmant auteur tire aussi un parti très amusant des habitudes, des traditions et des usages respectueusement conservés dans les ménages bourgeois du bas de la ville. On éprouve vraiment un réconfort moral et physique à vivre quelque temps avec M. Courouble dans ces milieux pleins de cordialité, de bonhomie et de franchise. Je dirai même qu'on prend à cette lecture le même plaisir qu'à s'arrêter devant les tableaux de nos meilleurs petits maîtres, devant un intérieur de Henri de Braekeleer, par exemple. En parlant de M. Courouble, j'avais insisté surtout sur les côtés de verve narquoise et de belle humeur railleuse de cet écrivain. Mais il y a bien autre chose dans ce talent. Certes, il blague agréablement et un peu en pince-sans-rire les dignes concitoyens de Manneken-Pis, il a sténographié leurs flandricismes, leurs pataquès et leurs locutions si imprévues avec une verve impitoyable, mais derrière ce moqueur, ce puriste, ce conteur dont l'atticisme et la jolie langue claire et précise, de tour éminemment français, font ressortir et éclater d'autant plus outrageusement le baragouin cocasse des originaux qu'il nous raconte, derrière cet acharné dénonciateur du parler saugrenu de nos rondes populations, se cache un artiste vibrant et délicat dont l'attendrissement, quelque discret et voilé qu'il soit, transparait en plus d'un passage de ces ouvrages soi-disant satiriques. Et je dirai même que, plus d'une fois, le charme, la bonne grâce, la sympathie avec lesquels M. Courouble nous présente ces êtres candides sont tels que l'on en oublie leurs petits ridicules, leurs accrocS à la syntaxe française et leurs propos par trop

familiers. Aux dernières pages des *Noces d'Or*, notamment, on est vraiment ravi du bonheur des vieux Van Poppel et la réconciliation de M. Platbroed avec François Capelmans, son consentement au mariage du plombier et de sa fille, vous serrent délicieusement les fibres sentimentales; de même, l'on oublie de rire et l'on est désarmé par ce qu'il y a de tendresse et de candeur, de loyauté, de saine et de touchante jeunesse dans les entretiens amoureux de Pauline et de François. D'ailleurs, le véritable humour, rappelons-nous Dickens, par exemple, s'accommode parfaitement d'une pointe de sensibilité et même de mélancolie, car rien n'est plus près des larmes que certain rire. C'est assez dire qu'il n'y a rien de plus loin de la caricature, de la charge et de l'« esprit rosse » que le sourire indulgent et la plaisanterie affectueuse de M. Courouble.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Wilhelm von Polenz : *Wurzellocker*, 2 vol., Berlin, F. Fontane u. Co., M. 8.—Richard Nordmann : *Ein Komtesse roman*, Berlin, *ib.*, *id.*, M. 3. 50.—Max Grad : *Wenn Früchte reifen*, Berlin, *id.*, *id.*, M. 3. 50.—Georg Freiherr von Ompteda : *Die Radlerin*, Berlin, *ib.*, *id.*, M. 3. 50.—Georg Freiherr von Ompteda : *Traum im Süden*, Berlin, *ib.*, *id.*, M. 2.—Georg Wasner : *Frau Ilse*, Berlin, *ib.*, *id.*, M. 3. 50.—Charlotte Nisle-Klein : *Der Mann mit dem Pferdekopf*, Vienne, Wiener Verlag, K. 3. 60.—Raoul Auenheimer : *Rosen die wir nicht erreichen*, Vienne, Wiener Verlag, K. 3.—Raoul Auenheimer : *Renée*, Vienne, *ib.*, *id.*, K. 2. 40.—REVUES : *Nord und Süd*. — *Die Zeit*. — *Die Kultur*. — *Politisch anthropologische Revue*.

Wurzellocker. — Je démêle mal le sens que M. de Polenz a voulu donner au mot *Wurzellocker*. « *Locker* » veut dire relâché, d'attaches peu solides. Il s'agirait donc de racines qui tiennent mal et l'auteur allemand semblerait vouloir donner une sorte de contre-partie des *Déracinés* de M. Maurice Barrès. Mais il aurait peut-être mieux valu trouver un terme de formation moins bizarre qui eût été en corrélation plus parfaite avec le sujet de l'ouvrage. Involontairement, durant une lecture très minutieuse, je songeais à cet autre mot composé et dépourvu de sens, imaginé par un de mes amis pour servir de pavillon à un volume de poésies comiques : « *Zwiebelbaumholz* ». Malgré son titre malheureux, le roman de M. de Polenz est intéressant à tous les points de vue. Le sujet en est attachant et varié, les conclusions laissent entrevoir de vastes horizons. Nous sommes en plein dans le monde